

Prédication du 14 mars 2021 - Pasteur Rudi Popp

Le poids du mensonge

Évangile selon Luc, chap. 22, 54-62

Introduction à la lecture biblique

Telle une plaie d'Égypte, une épidémie s'est abattue sur le vaste monde. Les infos ont affronté les intox : le mot « infox » est né. Les infox, ces « faits alternatifs », balayent les faits avérés, défient la parole des autorités, menacent la crédibilité de la science.

Bien sûr, le mensonge existait bien avant l'irruption des réseaux sociaux, du trumpisme et du coronavirus. « L'esprit de l'homme est ainsi fait que le mensonge a cent fois plus de prise sur lui que la vérité » se désolait l'humaniste Érasme au 16^e siècle.

Une première vérité s'impose, que le psaume 116 nous a rappelée : dans la vraie vie, nous mentons tous. Un nuage de duplicité enveloppe nos relations sociales. Si tout le monde disait en permanence toute la vérité - prétendent certains -, toutes les structures collectives s'effondreraient.

Un psychiatre raconte qu'il lui arrive de soigner des personnes qui ne savent pas mentir, du fait de certaines maladies comme la paranoïa. Or quand on est incapable d'être agréable à quelqu'un avec quelques mensonges de courtoisie, on ne peut vivre en communauté... Il est vrai : dès 2 ans, un enfant apprend donc à mentir. Le manque de sincérité s'amplifie à mesure qu'il grandit.

Le mensonge serait-il alors un mal nécessaire ? Faut-il bien apprendre à mentir ? Ou bien ne faudrait-il pas plutôt apprendre à dire la vérité ? « Tu ne témoigneras pas faussement contre ton prochain », nous apprend le catéchisme.

Car mentir, c'est déguiser sa pensée dans l'intention délibérée de tromper : c'est manipuler autrui.

Mentir, c'est « affirmer ce qu'on sait être faux ou nier ce qu'on sait être vrai, taire ce qu'on devrait dire ».

À l'inverse, on peut mentir en disant une vérité qu'on croyait fausse. Mentir, cela peut signifier exprimer une chose fausse par son comportement. Feindre le détachement quand on est très concerné, affecter de rire sans joie ou simuler un symptôme alors qu'on n'est pas malade.

Ce matin, la lecture dans l'Évangile selon Luc nous expose à un des mensonges les plus commentés du Nouveau Testament, une scène « capitale » pour l'existence chrétienne. Le moment où Pierre, le disciple sur lequel le Christ a promis de bâtir son Église, va le renier par un mensonge bête et sans conséquence apparente pour la suite. Nous découvrirons ainsi le poids du mensonge, non pas dans un jugement moraliste, mais dans la souffrance du menteur. Le menteur Pierre, figure par excellence de l'Église, est atteint dans son corps : ce reniement est devenu une charge que nous portons encore.

Prédication

Les gardes attendent dehors. La nuit est longue ; ils ont allumé un feu. Pierre s'assoit au milieu d'eux : lui aussi a besoin de se réchauffer... et pas uniquement à cause de la température extérieure. Il entre dans la nuit glaciale et solitaire de son reniement.

La première chose qui me frappe dans ce récit est l'absence de tout jugement moral. La question n'est pas de savoir si le mensonge de Pierre est injuste ou immoral ; la question est de savoir comment il en portera le poids.

Nous reconnaissons alors l'ambiguïté de la situation. Ce n'est pas le mensonge de Pierre qui est au centre du récit ; ce qu'il dit est à entendre dans le climat d'une situation de crise. On pourrait même se demander : qu'est-ce qu'il aurait pu dire d'autre à cette servante qui le fixe du regard et dit : « Celui-là aussi était avec lui » ; à ces deux qui lui disent : « Toi aussi, tu es des leurs » ; « C'est sûr, celui-là était avec lui, il est Galiléen. » ?

Quand Pierre dit : « Femme, je ne le connais pas » ; « Je n'en suis pas » ; « Je ne sais pas ce que tu veux dire », est-ce qu'il avait vraiment le choix de dire toute la vérité ? Ne pourrait-on pas appliquer à ce reniement de Pierre le vieux dicton sophistique « Il n'y a pas de plus grand mensonge que la vérité incomprise » ?

Je crois que cette idée n'est pas un artifice pour justifier le mensonge. Dire la vérité n'est que rarement un choix entre une affirmation absolument fausse et une autre absolument vraie. Le pasteur Dietrich Bonhoeffer, engagé dans la résistance contre Hitler, a été exposé aux interrogatoires de la Gestapo. Il décrit « ce que signifie dire la vérité » par une sorte de parabole qui témoigne de son « éthique de la situation » :

« Devant la classe, un maître interroge un enfant pour savoir s'il est vrai que son père rentre souvent ivre à la maison. C'est vrai, mais l'enfant le conteste. La question du maître l'a mis dans une situation qu'il ne domine pas encore. Il ressent simplement qu'il a affaire à une irruption injustifiée dans l'ordre de la famille, dont il doit se défendre. Ce qui se passe dans la famille ne regarde en rien la classe. La famille a son secret personnel qu'elle préservera. Le maître n'a pas respecté cette réalité. L'enfant devrait trouver une réponse par laquelle l'ordre de la famille et celui de l'école seraient également préservés. Il en est encore incapable, car il manque d'expérience et de connaissances ; il ne dispose pas de l'expression qui conviendrait. Si la réponse négative qu'il donne au maître est mensongère, elle n'en exprime pas moins cette vérité : la famille est un ordre propre que le maître n'a pas le droit de violer. Il est vrai que l'on peut traiter la réponse de l'enfant de mensonge ; il n'en est pas moins vrai que ce mensonge contient plus de vérité, à savoir qu'il est plus conforme à la réalité, que si l'enfant avait divulgué devant la classe la faiblesse de son père. L'enfant a bien agi, compte tenu de ses connaissances. La faute du mensonge retombe sur le seul maître. »

Chaque parole, dit Bonhoeffer, vit et a son origine dans un milieu déterminé. La parole que l'on prononce en famille diffère de celle qu'on utilise au bureau ou en public. La parole née dans la chaleur d'une relation personnelle se fige à l'air froid du dehors. La parole de commandement qui convient au service public détruirait dans la famille les liens de la confiance.

Cette perspective n'est pas destinée à excuser le mensonge. Son poids reste à porter, justement par la personne qui croyait peut-être ne pas être au risque de mentir.

Dans le récit de la passion de Luc, Pierre avait déclaré bravement : « Seigneur, je suis prêt à aller avec toi et en prison et à la mort » — et voilà qu'il renie son Seigneur devant la première servante qui l'interroge.

Entre la déclaration de Pierre et son reniement, le disciple est passé par la nuit de la tristesse, il ne sait plus ce qu'il doit faire, il est perdu.

Entre sa Pentecôte et sa quête de réveil, l'Église est passée par la nuit de la lassitude et de la désillusion, elle ne sait plus ce qu'elle doit croire, elle est perdue. « Femme, je ne le connais pas » : je ne peux relire cette phrase sans penser à mes propres reniements.

Pendant une heure, Pierre a réfléchi à la situation, à ce qu'il devra faire, dire. Pourquoi n'est-il pas parti, n'a-t-il pas fui comme les autres ? Il est paralysé, tétanisé devant son monde qui s'écroule.

Après le troisième reniement, un coq chante. Le coq, dit-on, est capable de distinguer le jour de la nuit, et c'est pourquoi il réveille les hommes. Le coq de l'évangile réveille Pierre et lui fait comprendre qu'il s'est laissé endormir. Il est tombé en tentation, et à l'heure où la confession de foi comportait un risque, il a renié.

Avez-vous remarqué que Jésus est témoin du reniement de son disciple ? C'est autant le regard de Jésus, « se retournant », que le chant du coq qui a rappelé à Pierre ce que son maître avait annoncé.

Le Seigneur regarda Pierre : ce regard n'est pas une accusation, mais un regard de compassion, un regard pour accompagner le disciple au moment où ce dernier touche le fond de ses propres ténèbres. Tant que Pierre n'avait pas chuté, l'annonce de Jésus du reniement était une menace ; maintenant elle peut être une consolation. Pierre sait que jusque dans son reniement et dans le mensonge, il reste dans la parole de Dieu, même si cela ne l'empêche pas d'être profondément déçu de lui-même.

Pierre représente cette partie de notre humanité qui affiche la certitude d'être juste, d'être parmi les défenseurs de la bonne cause, et qui doit apprendre combien elle se ment d'abord à elle-même. Pierre ressemble à Pilate, à n'importe qui, donc à nous.

Pierre doit à présent porter le poids du mensonge. C'est la dernière fois que Pierre voit Jésus avant la mort de ce dernier. Son dernier souvenir sera celui de son reniement. C'est pourquoi que Pierre pleure amèrement.

Ce poids du mensonge change sa condition humaine jusque dans les fibres du corps : nul ne peut vivre et mentir « sainement ». Les pleurs de Pierre figurent son corps incurvé sur lui-même. Un corps qui besoin d'être délivré.

Les larmes de Pierre sont des larmes de tristesse, mais nous pouvons aussi les entendre comme des larmes de repentance. C'est parce qu'il est allé jusqu'au bout de ses limites que Pierre va pouvoir affermir ses frères.

Avec Pierre, nous apprenons que l'alternative dans notre vie n'est pas placée entre « mentir » et « dire en permanence toute la vérité ». Elle est placée entre « savoir que moi aussi, je suis susceptible de mentir », et ne pas l'assumer, de se jouer la comédie de la pureté à soi-même.

Selon les Pères du désert, les larmes de la repentance sont un excellent remède pour soigner sa foi. Autant l'eau parvient à éteindre le feu, autant les larmes viennent à bout du feu de nos passions et de notre incrédulité.

Avec Pierre, je pourrai alors chanter, en pleurant sur mes propres reniements, sur mes silences quand il fallait parler et mes paroles futiles quand il fallait avoir le courage du témoignage : « Amazing grace, how sweet the sound, That saved a wretch like me... Amen !